

Alors, heureux ?

S'il y a bien quelque chose qui nous anime au plus profond de nous-mêmes, c'est la recherche du bonheur. Il se peut que c'est aussi ce qui anime ces personnes qui se rassemblent depuis plusieurs semaines et qui expriment un malaise certain et profond... Reste à savoir ce qu'est le *bonheur*. À la suite de l'évangile selon saint Luc, on pourrait en conclure que le bonheur est le contraire du malheur. Avec ça, nous sommes bien avancés ! Mais le « *malheur* » évoqué dans cet Évangile se rapproche plutôt de ce que l'apôtre Paul déclare aux chrétiens de Corinthe : « *Si nous avons mis notre espoir dans le Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes.* » En d'autres termes, il s'agit « *plutôt de lamentations* », comme le souligne un commentateur¹. Ou encore, il faudrait rapprocher ce texte du choix indiqué par le livre du Deutéronome : « *Vois ! Aujourd'hui, je vous propose la bénédiction ou la malédiction : la bénédiction si vous écoutez les commandements du Seigneur votre Dieu que je vous donne aujourd'hui ; la malédiction si vous n'écoutez pas les commandements du Seigneur votre Dieu, si vous vous écarterez du chemin que je vous prescris aujourd'hui, pour suivre d'autres dieux que vous ne connaissez pas* » (Dt 11, 26-28).

Il semble que Jésus précise lui-même en quoi consiste ce bonheur auquel nous sommes appelés. Il évoque ainsi quatre possibilités : la pauvreté, la faim, la tristesse et l'exclusion (pour utiliser un mot à la mode en ce moment). Bref, pour le dire d'un trait, le bonheur semble lié à un "manque", mais plus encore à une certaine disponibilité (on parlerait aussi de "désir"). On éprouve davantage d'appétit quand on a faim que lorsqu'on est repu ou rassasié... C'est un peu le "ressort" de notre vie de foi, qui nous fait éprouver la distance entre le "déjà là" et le "pas encore". On peut d'ailleurs en déduire que nos célébrations eucharistiques présentent cet aspect fonda-

mental, puisque nous ne recevons qu'un petit morceau de pain très insuffisant pour combler nos besoins vitaux, au moins en apparence. Nous ne recevons aussi qu'un petit fragment de la Parole de Dieu qui ne saurait étancher notre soif de connaissance du Seigneur. Comme le prétend l'adage populaire, il convient de sortir de table avec un léger appétit. Ce que Molière exprimait d'une autre manière dans *L'Avare* : « *Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger* »².

On s'aperçoit aussi, à lire le message du prophète Jérémie, qu'il est question de foi, au fond : « *Maudit soit l'homme qui met sa foi dans un mortel... Béni soit l'homme qui met sa foi dans le Seigneur, dont le Seigneur est la confiance.* » Il est d'ailleurs heureux que le psaume 1 offert à notre méditation reprend bien des aspects du message prophétique, jusqu'à cette image de l'arbre planté près d'un cours d'eau. Bref, à rebours des propositions et des sollicitations d'une société de sur-consommation, il nous faut sans doute apprendre à cultiver notre faim et notre soif du Dieu vivant. Notre bonheur consiste à éprouver le même élan que celui du Seigneur lui-même, comme Jésus l'indique : « *Réjouissez-vous, tressaillez de joie, car alors votre récompense est grande dans le ciel.* » On remarquera au passage que c'est un verbe au présent et non pas au futur qui est employé ici : « *votre récompense est grande...* » En d'autres termes, notre bonheur, la joie que nous partageons venant de Dieu est déjà présente, d'actualité, pour « *aujourd'hui* », comme le soulignait le message du Deutéronome. Cette réalité d'une joie présente traverse toute la Bible. Ainsi que le proclame le psaume 21 : « *Ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent* » (Ps 21 [22], 27). Notre bonheur, notre joie, c'est de rencontrer le Seigneur à travers la figure de Jésus : c'est lui, au final, qui est source de toute joie et de tout bonheur, ce qui ne saurait nous épargner les épreuves de la vie mais nous permet de les affronter et de les surmonter. Et il serait sans doute opportun que nous soyons porteurs de cette joie et de ce bonheur véritables qui sont, au final, le Don de Dieu par excellence.

1 Hugues COUSIN, *L'Évangile de Luc*, coll. « Commentaire », Centurion, Paris, 1993, p. 92.

2 MOLIÈRE, *L'Avare*, Acte III, scène 1^{re}, *Œuvres complètes*, tome II, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 2010, p. 38. [La citation est de CICÉRON, *Rhétorique à Herennius*, IV, XXVIII, 39.]